

LES CONFESSIONS D'UN REPENTI

Brève note autour du livre

Jean Berthaut, ParisSquat – Des squats politiques à Paris 1995-2000, ACL (Lyon), mai 2008

Une autre vie est possible

« Il me reste cette image d'un flic qu'on avait mis au sol et je me vois encore lui mettre des coups de pied : ça me paraît tellement bizarre avec le recul »

S'il ne s'agissait pas en l'espèce des confessions d'un repentant, on pourrait se contenter de dire à propos des images qui tournent dans la cervelle de Jean Berthaut ce qu'on murmure ironiquement devant une mauvaise toile : certaines parlent plus que d'autres... Sortant du salon où il s'était perdu, il vient donc de publier un bouquin basé sur des entretiens avec « ses amis », prenant prétexte d'avoir de 1995 à 2000 « fréquenté puis habité dans des squats [politiques] à Paris ».

On pourrait s'en foutre royalement, et simplement considérer les problèmes de conscience *post mortem* de cet ex-squatter pour ce qu'ils sont : le témoignage absurde de son passage vers une autre de ses vies, bien plus « sécurisante » celle-là, de celle où on n'a plus d'idées mais des opinions, de celle où on a enfin su « dans quel sens orienter sa vie » loin des désagréments de l'offensive contre ce monde, de celle où on a enfin « résolu son rapport à l'autorité » en y collaborant franchement, de celle où on ne file plus de coups de pied aux flics, mais où on leur sert la pince...

Les calculs de la mémoire

« Parfois, je me dis que ce qu'on avait à proposer était pire. Et puis on n'était pas si différent des gens qu'on combattait : on était intransigeants, violents, sectaires... »

Généralement, un des problèmes avec les ex-rebelles de passage (les soixante-huitards s'en donnent par exemple à cœur joie en ce moment), c'est qu'ils pensent résoudre leur psychodrame personnel en l'étalant sous

les feux des projecteurs. Et qu'ils parlent non seulement d'eux comme d'un des centres de l'histoire (on a celle qu'on peut), mais qu'ils ont aussi la fâcheuse manie d'utiliser le « nous » sous ses déclinaisons variées, faisant de leurs renoncements personnels une injonction collective, sous peine d'être resté « enfant gâté », « désespéré » ou « sectaire ». C'est en effet une chose bien différente de quitter le chemin de la subversion à un moment donné (pour n'importe quel motif individuel) que de poser ce choix comme le seul possible ou raisonnable.

Dans son exercice de socio-flic, Maître Berthaut ne peut donc s'empêcher à son tour de prendre ses vessies personnelles pour la réalité commune des individus qu'il a côtoyés. Les ex-gauchistes glosent certes ad nauseam, mais d'une époque quasi révolue, d'il y a quarante ans, quand ce même monde autoritaire était assez différent, vu l'accélération de la domination qu'il nous a fait subir depuis, et l'écrasement/intégration de la plupart des formes de résistance collectives d'alors.

Notre petit rapporteur, quant à lui, se met à table moins de dix ans après les faits, étalant publiquement un passé antagoniste proche, avec bien sûr son regard d'aujourd'hui – soit en l'occurrence celui d'un qui a « tiré un trait », un repentant qui s'assume comme tel tout au long de ses entretiens.

Si on savait déjà que les confessions médiatiques des ex sur leur passé ne servent bien souvent qu'à justifier les contorsions de leur parcours et parlent en fait bien plus de leur présent, on a ici en plus affaire à une opération de délation. Quoi de plus clair en effet pour signifier à l'Etat qu'on est non seulement parti, mais surtout qu'on regrette et qu'on a changé, que de lui fourguer des renseignements sur les autres ? Berthaut semble oublier que la moindre des choses lorsqu'on renonce soi-même, c'est de ne pas livrer d'informations publiquement sur ceux et celles qui ne lâchent pas l'affaire (et sur leurs activités d'un passé qui n'est pas révolu pour eux). On se casse si on veut, mais on ferme sa gueule sur ce qu'on sait !

Suivez mon regard...

« Certains dans la mouvance justifiaient cette idée de tuer des flics. J'ai toujours trouvé ça idiot »

Non contents de réviser le vécu collectif en parlant au nom de tous (un vécu dépolitisé et où le côté joyeux et libérateur des passions subversives est volontairement absent), Berthaut et la plupart de ses « amis » s'étendent donc notamment dans le livre sur des activités collectives qui ont aussi impliqué des compagnons qui n'ont pas tous « tourné la page ». Les changements de prénoms n'y sont qu'un cache-sexe insignifiant, sans même parler de la question des photos ou des chronologies qui contiennent par exemple des actes anonymes.

Au-delà des détails de techniques employées pour squatter, le bouquin sert de fait plus largement à renseigner le pouvoir sur des moyens d'auto-organisation et de débrouilles hors du salariat ou sur des actions antagonistes, le tout dans une reconstruction spectaculaire à base de « violence », de « haine » et de « guerre »¹. Afin de rendre ses témoignages-balance plus crédibles, le tâcheron publie même, sans craindre le ridicule, des extraits de la note des RG sur son compte. Car au final, l'ensemble de son recueil revient à alimenter l'existence mythifiée des « milieux anarcho-autonome » de Paris, comme l'appellent déjà les RG dans une note de 1998 (reproduite p.167), ou au moins à en expliquer une partie du fonctionnement de l'intérieur. Et c'est son second aspect crapuleux : là où ces vies existent dans des jeux de composition et de recomposition au sein de la guerre sociale, il fige et décrit les rapports avec une vision d'entomologiste qui ne peut évidemment que servir l'ennemi. Et ça tombe bien, le pouvoir cherche depuis près d'un an (CPE et élection présidentielle) à recueillir un maximum d'infos sur ces « milieux », ayant été quelque peu décalé avant de se remettre au goût du jour et d'ouvrir aussi plusieurs enquêtes, dont certaines confiées à l'anti-terrorisme.

La différence entre un texte qui se trouve par piles dans les supermarchés du livre et une brochure qui tourne de main en main, la différence entre des anecdotes psychologisantes hors sol compilées par écrit et un récit oral de transmission dans un contexte de lutte, réside non seulement dans le contenu mais aussi dans les destinataires. Il y a en effet un gouffre entre raconter à *tout le monde*, c'est-à-dire ici avant tout au pouvoir sous prétexte de toucher les fameuses masses (à 18 euros le livre ?), des activités « en marge » et transmettre une expérience entre individus concernés, c'est-à-dire dans une continuité de pratiques ou de mouvements sociaux.

Les privilégiés

« Je considère que c'est un privilège de pouvoir frauder, ne pas bosser, squatter, de se mettre en rébellion par rapport au système, s'exposer à la justice, aux flics... Tout ça, ce sont des privilèges de gens qui peuvent se le permettre parce qu'ils ne prennent pas de gros risques, car ils sont français et qu'ils ont des papiers en règle »

Nicolas

Si un quelconque Jean Berthaut, au nom du fait qu'il « n'aime pas l'idée que les souvenirs puissent se perdre », peut trouver audience ou éditeur dans le mouvement libertaire, c'est une question de marché qui dépasse celle de son contenu délateur, contrit et réducteur. Un marché rouvert notamment avec Lola Lafon, qui fantasmait déjà dans sa fiction chez Gallimard des bouts de la même période parisienne.

Ce qui nous intéresse plutôt pour conclure cette note, au-delà de la misère du présent de quelques ex-camarades qui exploitent un passé plus banal et moins spectaculaire qu'ils ne l'écrivent, c'est d'une part de reposer que comme il n'existe aucune garantie sur le devenir de ses complices du moment, ceci plaide une fois encore pour des groupes affinitaires informels basés sur des rapports de confiance inter-individuels, groupes qui se font et se défont en fonction des activités (au contraire de groupes permanents, a fortiori ceux à tendance communautaire-collectiviste de partage totalisant). Ceci, en plus des problèmes policiers du moment, peut éviter une partie des surprises futures.

D'autre part, cela repose la question de notre façon de vivre ensemble, des rapports que nous générons (indépendamment de la vision rétrospective qui s'en suivra de la part des individus dégoûtés), à l'aune de ce que chacun-e est réellement et de ce qu'elle est prêt-e à mettre en jeu. Afin que valent les catégories et que crève ce vieux monde où quelques uns jouissent encore du privilège de pouvoir nous cracher ouvertement à la gueule du haut de leur mépris.

Des partisans de la guerre sociale

NB : Il va de soi que cette note n'a pas pour objectif d'alimenter le voyeurisme malsain de ses lecteurs, qui s'en iraient en quête du dit bouquin. Il y en a tellement d'autres qui en valent la peine et qui nous attendent...

1. Patrice : « *A part ça, une frange importante du milieu parisien est super violente, et elle représente une des franges du milieu squat* » (p.55) ; Loïc : « *Pareil pour les actions contre les huissiers : en fait c'était la guerre, on ne faisait pas de la politique* » (p.148) ; Jean : « *On était vraiment dans un truc de haine contre les flics et les huissiers. Avec le recul, ça me paraît bizarre d'envisager la violence de manière aussi froide* » (p.225) ; voir aussi la reproduction d'articles de presse focalisés sur ces mêmes aspects.